

CARRÉ, Olivier. *Le nationalisme arabe*. Paris, Fayard, 1993, 304 p.

Martin Benjamin

Volume 25, Number 1, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703286ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/703286ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Benjamin, M. (1994). Review of [CARRÉ, Olivier. *Le nationalisme arabe*. Paris, Fayard, 1993, 304 p.] *Études internationales*, 25(1), 162–164.
<https://doi.org/10.7202/703286ar>

souveraineté de l'État-nation elle-même ainsi que de la théorie «réaliste» de la souveraineté.

Au total, ces tensions ont pour résultats de miner pour ne pas dire démanteler la souveraineté de l'État-nation. En effet, celui-ci, en plus de voir ses frontières économiques, sociales, culturelles et autres remises en question parce que de plus en plus poreuses et perméables, assiste aussi à une remise en cause de son autorité et de sa légitimité par l'amenuisement continu des différentes facettes de son autonomie et de ses propres capacités à réaliser et surtout à définir ses propres objectifs.

L'apport de cet ouvrage se situe très nettement du côté des propositions de lecture et d'analyse qui sont faites de la souveraineté à l'heure de la globalisation. Soyons plus précis, la contribution des auteurs se situe plus dans la justesse et la précision du diagnostic qu'ils nous proposent de la situation présente de l'État-nation et de sa souveraineté que dans une quelconque proposition théorique susceptible de nous indiquer de nouvelles pistes de réflexion à partir desquelles penser la recomposition de l'État. À cet égard, la suggestion de considérer les analyses du système-monde de I. Wallerstein comme un bon point de départ, me semble très peu stimulante, pour ne pas dire carrément décevante de la part d'auteurs qui tiennent tant à rejeter les grandes interprétations méta-narratives et l'économisme.

Un ouvrage important à lire pour ceux et celles qui doutent encore que le monde change mais aussi pour ceux

et celles qui en sont convaincus et qui voudraient ajouter de l'eau à leur moulin.

Gilles BRETON

Département de science politique
Université Laval, Québec

CARRÉ, Olivier. *Le nationalisme arabe*. Paris, Fayard, 1993, 304 p.

Écrit après la guerre du Golfe, ce livre vient s'ajouter aux études portant sur l'évolution de la pensée politique arabe. Olivier Carré cherche ici à analyser l'évolution d'un des thèmes centraux chers aux intellectuels et aux dirigeants arabes, soit le nationalisme arabe ou panarabisme. Les discours tenus par Saddam Hussein en 1991 ont en effet ravivé une flamme qu'on croyait éteinte. L'auteur postule cependant qu'il faut n'y voir qu'une parenthèse. Le panarabisme, dit d'inspiration hégémonique (sous la tutelle d'un État arabe fort, soit l'Égypte, la Syrie,...), est bel et bien mort. À sa place a émergé un panarabisme souple, une coopération inter-arabe modeste mais réelle.

Pour bien comprendre l'idéologie panarabiste, Olivier Carré a retracé ses différentes formes depuis le début du 20^{ème} siècle. Les chapitres II et III sont consacrés aux tenants du baassisme, les chapitres IV et V aux partisans du nassérisme, le chapitre VI à ce qu'il appelle le «palestinisme», et enfin, les derniers chapitres abordent les questions relatives à la parenthèse islamiste actuelle, aux demandes pour la démocratie et aux perspectives d'après-guerres arabes (du Golfe, du Liban,...). Fait intéressant, toutes ces pensées politiques, même dans leurs

accents anti-européens, sont très influencées par les pratiques et les idées occidentales. C'est ce qui amène l'auteur à analyser en parallèle l'occidentalisation et la modernisation modulées des États arabes.

Le baassisme et le nassérisme ont été deux idéologies à faire la promotion d'un panarabisme à caractère hégémonique. Ces deux idéologies ont en effet plusieurs points communs, soit la promotion d'un certain laïcisme et d'un pouvoir fort, conquérant et de tendance totalitaire. Le panarabisme ici exprimé repose sur une base culturelle et linguistique. Il servira à faire renaître la splendeur de la civilisation arabe. Les penseurs politiques égyptiens et ceux du Ba'ath ont donc été influencés, dans une mesure quand même limitée, par les doctrines nationalistes allemandes des années 1930 et 1940. La sécession de la Syrie de la République arabe unie en 1961, l'échec d'une nouvelle union avec l'Irak en 1963, et surtout, la défaite de 1967 contre Israël seront les premiers coups de butoir qui feront s'effondrer l'édifice de ce panarabisme, qu'on essaiera de ressusciter par la suite.

Le «palestinisme» prit corps suite aux reproches faits après 1967 aux États arabes accusés d'avoir interrompu les hostilités pour sauver leurs territoires aux dépens des Palestiniens. Les idées du Front populaire de la libération de la Palestine (FPLP) de Georges Habache et du Front démocratique de la libération de la Palestine (FDLP) de Nayef Hawatmeh, beaucoup plus à gauche qu'auparavant, teintent alors le courant panarabiste de 1968 à 1973. Le but est de lutter contre

Israël, l'impérialisme, le sionisme, les capitalistes et les classes exploitantes arabes. Dans cette optique, la Palestine servira donc de catalyseur pour l'unité arabe. La prédominance de plus en plus marquée du Fatah de Yasser Arafat, plus modéré, refroidira quelque peu ses ardeurs dans les années suivantes.

Avec la fin des années 1970, le panarabisme est en chute libre. Les échecs militaires répétés, un développement économique peu tangible, le caractère modernisateur, vu comme étant trop occidental, des dirigeants des républiques révolutionnaires, poussent plusieurs Arabes à l'auto-analyse et à la recherche d'une autre voie. S'ouvre alors ce que l'auteur appelle la «parenthèse islamique».

Les islamistes radicaux prêchent pour une insurrection violente contre les dirigeants impies et pour l'instauration intégrale de la charia par des États islamiques. Quelques liens se tissent entre les groupuscules islamiques dans plusieurs pays arabes, mais aucune réelle coordination n'émerge en ce moment. Olivier Carré n'y voit donc qu'une parenthèse, car ce mouvement risque de provoquer les mêmes déceptions politiques et économiques que le nationalisme arabe antérieur. Le Professeur Carré fonde plutôt ses espoirs sur les nouvelles demandes pour des pratiques plus démocratiques qui sont apparues au Moyen-Orient arabe ces dernières années — même les islamistes radicaux prennent le soin de s'afficher comme étant démocrates. De plus en plus de penseurs politiques arabes voient en effet la démocratie comme le seul instrument permettant de régler les pro-

blèmes économiques et surtout de réconcilier les différentes communautés. Seule la démocratie pourrait en effet désamorcer l'état de maturation de la guerre civile que plusieurs États arabes nourrissent en leur sein. Le nationalisme arabe antérieur n'accordait pas, ou très peu, de place aux minorités linguistiques et culturelles, empêchant soit une véritable union nationale (la nation arabe) ou locale (les États arabes).

Le livre du Professeur Carré se situe entre la sociologie politique et l'étude de la pensée politique arabe. L'auteur s'exprime ici au travers de plusieurs penseurs politiques qui ont marqué leur époque, que ce soit Michel Aflaq, Zaki Arsouzi pour l'idéologie baassiste; Naji Alloush, Mahmoud Darwish, Georges Habache et Nayef Hawatmeh pour le palestinisme; Sayyib Qutb, Muhammad Faddlallah, Ali Shariati pour l'idéologie islamiste. Il s'agit donc d'un ouvrage dense qui témoigne de la richesse de la pensée politique arabe, contrairement à ceux où l'on affirme que celle-ci est plutôt pauvre. L'auteur aurait cependant pu faire une distinction entre l'idéologie et son application. Par exemple, on sait que plusieurs éléments de la plate-forme baassiste telle que conçue par Michel Aflaq, étaient utopiques, mal définis et ne furent jamais véritablement acceptés par les tenants du Ba'th. Ces penseurs politiques ont certes eu une influence sur leur époque, mais d'une manière limitée. Les réflexions sociologiques, particulièrement celles portant sur la modernité et l'occidentalisation sont, au contraire, mieux étoffées par l'auteur, quoiqu'elles aient déjà été exprimées plus en profon-

deur ailleurs (Bertrand Badie, 1986). Olivier Carré rejette cependant un peu trop rapidement la résurgence de l'islam. L'islam politique pourrait bien s'avérer être une force beaucoup plus grande que celle perçue par Olivier Carré. La corruption et l'inefficacité des dirigeants actuels suscitent en effet beaucoup de frustration dans certains pays arabes où la situation sociale ne s'améliore pas. Il reste cependant à voir, comme le démontre l'auteur, si les islamistes, au-delà de la contestation, seront en mesure d'apporter des réponses réelles aux problèmes actuels. Les gouvernements islamiques en Iran et au Soudan n'ont pas accompli beaucoup plus que leurs prédécesseurs. Somme toute, ce livre vaut la peine d'être lu surtout pour se familiariser avec les plus grands penseurs arabes contemporains.

Martin BENJAMIN

Chargé de recherche au CQRI

GANDOLFI, Alain. *La perestroïka et le Tiers-monde, 1985-1991*. Paris, Presses universitaires de France, 1992, 239 p.

Dans cet ouvrage, Alain Gandolfi analyse les répercussions du processus mis en place par Mikhaïl Gorbatchev sur les relations de l'URSS avec les pays sous-développés du Tiers-monde. Autrement dit, l'auteur tente de mesurer la portée des profonds bouleversements produits par la perestroïka et les effets de l'éclatement de l'URSS pour ces pays qui s'étaient laissés attirer par les idéaux socialistes et qui découvrent subitement que l'URSS, elle-même, procède à une nouvelle «révolution». Si la Communauté des États indépendants ne représente sans